

## **L'éternel provisoire. Fin ou « retour » du paysan roumain en Europe ?**

*Séverine Lagneaux\**

Vu du ciel, Măureni exemplifie le dualisme agraire auquel les campagnes roumaines sont confrontées. Les lopins de terres de 1 à 5 ha côtoient de grands domaines néo-latifundiaires occidentaux bâtis sur les cendres des fermes d'État et des coopératives. Les petites exploitations familiales, les *gospodării*<sup>1</sup>, peuplent les villages banatéens permettent aux habitants de survivre. Effectivement, les produits de la basse-cour et du jardin fournissent l'essentiel de l'alimentation domestique tandis que les terres souvent céréalières sont destinées au fourrage<sup>2</sup>. L'importance du travail agricole s'accompagne d'une autre particularité : une économie de subsistance appuyée sur un réseau d'échange. Or, depuis 2006, les villageois de Măureni dénoncent l'impossibilité de travailler une parcelle dont la production finale rapporte moins d'argent que les investissements nécessaires à sa mise en culture. « Travailler coûte plus cher que de rester chez soi »<sup>3</sup>. Outre la hausse des prix du carburant et des produits phytosanitaires, les paysans sont poussés à céder leurs terres. En effet, dans le cadre de la restructuration de l'agriculture roumaine aux normes européennes, la myriade de maisnies est appelée à disparaître. La nécessité d'une diversification des emplois afin de diminuer le nombre d'agriculteurs et de favoriser la productivité et la compétitivité d'exploitations plus grandes passe notamment par une meilleure formation et une qualification accrue des travailleurs ruraux leur ouvrant les portes d'autres activités. Les problèmes économiques engendrés par l'existence des *gospodării* et leur inadaptation à l'économie

---

\* Doctorante en anthropologie, Assistante au département de Communication, Membre du Laboratoire d'anthropologie prospective (Laap), Université catholique de Louvain (UCL) – severine.lagneaux@uclouvain.be.

1. *Gospodărie* : Terme roumain renvoyant aux petites propriétés familiales organisées autour d'une basse-cour, d'un potager et, parfois, de quelques hectares de terres. *Om gospodar* : personne qui parvient à réaliser l'autonomie de sa *gospodărie*. *A se gospodari* : travailler pour parvenir à sa propre autonomie et celle de son foyer.

2. En 2001, le revenu mensuel moyen brut des ménages ruraux se composait à 20 % du salaire, 19 % de prestations sociales, 10 % de revenus agricoles, 46 % d'autoconsommation et 5 % de revenus autres. Données tirées de l'INS.

3. Paroles de Victor, ouvrier, père de trois enfants, tirées d'un entretien réalisé le 05.08.2006.

de marché européenne sont régulièrement débattus. La fin des paysans, comme le titrait Mendras [Mendras, 1984], est dès lors programmée. Ne doivent subsister que quelques micro-fermes spécialisées dans une production locale de type bio, des entreprises agricoles rentables de modèle occidental et les multinationales de l'agroalimentaire. Cependant, le discours des villageois est tout autre. Le mode de vie rural *gospodar* est vécu comme une part importante de l'identité roumaine. La terre bien plus qu'un avoir est significative de l'être, de roumanité. Afin de comprendre ces discours villageois recueillis sur le terrain entre 2002 et 2006<sup>4</sup>, de saisir le poids de la paysannerie dans l'identité et son inadéquation avec les réformes en application, mon propos se structurera en trois parties. Dans un premier temps, je me pencherai sur les différents usages idéologiques de la paysannerie par les pouvoirs qui se succédèrent à la tête de l'État roumain et des formes territoriales imprimées au paysage leur correspondant. En effet, la charge mémorielle qu'inspire le mode de vie paysan ne peut être appréhendée que dans sa profondeur historique. Dans un second temps, la parole sera laissée aux acteurs afin de percevoir la place attribuée aujourd'hui à la *gospodărie* tant économiquement que symboliquement. Un large champ de réflexion s'esquisse alors puisque ces témoignages engendrent un questionnement sur les relations se nouant entre soi et autrui, localité et globalité, tradition et modernité.

### Le pot de terre et le pot de fer

La polarisation agricole marquant le territoire de Măureni plonge ses racines dans l'histoire et s'épanouit aujourd'hui en portant les traces de ce passé mouvementé. Au-delà de la succession des régimes politiques que connut la Roumanie et qui ont imprimé leur empreinte dans le paysage [Hirschhausen, 2003], une continuité voire une permanence pensée du mode de vie paysan est à souligner. Outre les transformations formelles imposées à la *gospodărie* et les évolutions de sa charge symbolique, pourquoi et comment les paysans lui demeurent-ils attachés ?

La paysannerie a longtemps caractérisé la réalité sociale de la Roumanie. Essentiellement agricole avant l'entre-deux-guerres, la propriété n'y existe que depuis peu. En effet, ayant connu le deuxième servage<sup>5</sup>, nombre de paysans roumains ne possédaient pas de terre et travaillaient, dans le Banat et en Transylvanie, sur les grands domaines des boyards. Fondé en 1784, sous domination habsbourgeoise, Măureni appartenait à un boyard *Nemț*<sup>6</sup> qui lui donna son nom : Morizfeld. Par

4. Le travail de recherche doctoral s'appuie actuellement sur 6 mois de terrain. Une quarantaine d'entretiens semi-directifs ont été menés avec des villageois de minimum 16 ans, d'origines ethniques et socio-professionnelles diverses. L'observation participante occupe une place importante dans cette démarche. Aussi, les conversations informelles sont un outil indispensable et récurrent. Observations et discussions prennent place dans le sillage d'un réseau d'échange particulier noué autour d'une famille de l'élite villageoise et d'une famille installée depuis 1990 ne faisant partie ni de cette élite ni du réseau de solidarité hérité du communisme.

5. Pour plus de précisions voir K. Hitchins [1969 et 1994] et H.H. Sthal [1969].

6. Population originaire d'Allemagne, d'Alsace, de Lorraine et du Luxembourg. Aussi appelés Saxons en Transylvanie.

l'accès à la propriété et l'acquisition du droit de vote, le regard porté sur la paysannerie se renouvelle. Elle devient une classe de « paysans-citoyens » [Vultur, 2002] économiquement responsables et politiquement mûres. Cependant, elle demeure à éduquer aux yeux des nationalistes transylvains formant l'élite roumaine. S'il s'agissait, auparavant, de démontrer la grandeur historique et la noblesse de la ruralité source pure et veriteuse de la Nation roumaine revendiquée, c'est la complexité de son organisation économique et politique qui est, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mise en avant [Hitchins, 1994, p. 202-250 ; Roger, 2002]. Cependant, face à la modernisation des campagnes et en dépit de la représentation du paysan en tant que défenseur de la patrie et moteur de l'identité nationale, la plaine banatéenne conserve un visage féodal et polarisé.

À partir de 1925, les premières familles ethniques roumaines, venues de Sibiu, s'installent à Măureni dont l'histoire est désormais liée à celle de l'État roumain. Ces nouveaux villageois vivent à côté des *Nemți* qui conservent des terres plus étendues malgré la réforme agraire de 1921. La polarisation de la paysannerie est donc toujours marquée. Malgré la perception partagée du paysan comme dénominateur commun de l'ethnicité roumaine, un abîme existe. Une différence significative sépare l'apparente continuité des conditions de la vie quotidienne au village et sa double perception par l'intelligentsia urbaine et l'élite politique [Verdery, 1991, p. 27-71 ; Roger, 2002]. L'authenticité de la culture paysanne, symbole de la permanence du lien avec le passé glorieux, est opposée à la culture « cosmopolite » urbaine. La modernité, l'ouverture à l'universel se bâtit sur l'invention du traditionalisme et non en opposition à ces spécificités vécues comme nationales. Tension et concordance entre ces pôles traditionnel et moderne caractérisent encore aujourd'hui une identité roumaine hésitante qui oscille entre les deux.

Le « retour » de nombreux *Nemți* vers l'Allemagne à l'issue de la seconde guerre mondiale laisse le village partiellement désert. Peu à peu, des Roumains envoyés pour travailler s'installent dans les maisons étatisées. Le processus de collectivisation a bouleversé radicalement le visage de Măureni. Les *gospodari* perdent leur droit de travailler individuellement le sol et le groupe peu nombreux des exploitants moyens est contraint d'intégrer les coopératives agricoles. Cependant, certaines activités ancestrales survivent dans l'ombre. Bien que la population soit éduquée pour forger « l'homme nouveau socialiste », les paysans coopérateurs ne sont pas coupés totalement de leurs usages traditionnels. En effet, des pratiques combinatoires informelles entre les différents niveaux de production naissent : prélèvements (vols et échanges informels de services entre les salariés) dans les fermes d'État et les coopératives complétés avec les coupons, les échanges officieux des réseaux de voisinage et les produits de la cours ou du jardin. À travers ces parcelles, un lien à la *gospodărie*, à la paysannerie est maintenu. Bien que sa forme et son sens changent, l'exploitation privée de la terre persiste. La maisnie devient un refuge pour les villageois. Elle symbolise silencieusement l'alternative possible, la résistance à l'entreprise étatique, l'autonomie [Verdery, 1991 et 1993 ; Roger, 2002 ; Hirschhausen, 1997 ; Stan 2005]. L'irruption de la modernité socialiste dont le tracteur devient le symbole, mais s'effectuant sans engrais ni moyen technique

efficace, n'est pas sans ambivalence. Pour élever le village au niveau de la ville, Ceaușescu<sup>7</sup> met en place au début des années 70 son plan de systématisation. En même temps, pour asseoir son pouvoir dynastique, le *génie des Carpates* colore le communisme roumain de nationalisme. Il se présente comme le continuateur et le défenseur des traditions nationales. Le folklore et une authenticité de paille deviennent l'outil des démonstrations du pouvoir et le véhicule de l'idéologie [Karnouh, 1990]. Le village est affirmé comme unificateur du pays et différenciateur de l'extérieur afin de témoigner d'un modèle national ethniquement homogène. L'activité agricole est dissociée de son contexte sociologique et culturel, la culture paysanne « réactionnaire et obscurantiste » doit laisser place à la civilisation urbaine et industrielle supérieure. Naît donc un premier paradoxe : les paysans doivent disparaître pour devenir conformes au modèle de société socialiste mais, parallèlement, c'est l'image mythifiée d'une paysannerie éternelle et heureuse que mobilise l'état pour se légitimer. D'autre part, de multiples liens informels se sont tissés entre ruraux et citadins pour faire face à la pénurie alimentaire des villes, à la pauvreté et l'obsolescence des équipements des villages. Les échanges, le troc et le travail familial de la terre des parents ont ainsi donné naissance à une « maisnie mixte diffuse » [Mihăilescu, 1995]. Malgré l'encadrement du régime totalitaire, la *gospodărie* survit et devient le pivot de l'organisation sociale. La ruralité n'est donc pas brisée. Le mode de vie *gospodar* n'est pas dissout mais profondément transformé.

L'ouverture des frontières à la chute du régime engendre une deuxième vague de départs des populations d'origine allemande vers la mère patrie. À Măureni, de nouveaux habitants venus d'Olténie, de Moldavie ou de Transylvanie cherchant un emploi ont investi les maisons laissées par les derniers émigrants. Ce groupe de nouveaux villageois est perçu comme particulier par les villageois de souche ou les anciens salariés communistes et principalement par ce que je nomme l'élite villageoise<sup>8</sup>. Ces étrangers *intérieurs* désignés sont jugés responsables de bien des maux et incarneraient la décrépitude et la déchéance de Măureni. N'ayant pas travaillé dans les entreprises collectives locales et n'étant pas originaires du village, ils ont reçu de petites parcelles que nombre d'entre eux ont vendues. La nécessité de disposer immédiatement de liquidités et le non-attachement à cette nouvelle terre en sont les raisons le plus souvent évoquées. C'est effectivement dès 1991 que la redistribution des terres a débuté en Roumanie. Les autorités promulguent alors la loi 18, la *Loi sur l'Agriculture et les ressources agraires* [Hirschhausen, 1997, p. 43-54]. Les coopératives sont dissoutes et les terres redistribuées. Toute famille,

7. Nicolae Andruță Ceaușescu : homme d'État communiste roumain, né en 1918 à Scornicești et mort en 1989 à Târgoviste.

8. Je nomme « élite » les familles dont les membres principaux occupaient ou occupent encore des places importantes. Leurs emplois passés ou actuels mobilisent autour d'eux plusieurs villageois, leur offrent des moyens techniques et/ou financiers plus importants que la norme de la communauté et sont la preuve de leur instruction. Directeurs d'école, vétérinaires, docteurs, anciens ingénieurs des IAS ou CAP, ils sont « La » référence. Ils aident les autres en prodiguant des conseils ou en fournissant argent, nourriture, médicaments en échange de services rendus quand l'occasion se présente et du respect de leur statut.

ne peut cependant récupérer plus de 10 ha de ses anciens terrains et toute personne qui a travaillé plus de 3 ans dans une coopérative reçoit une parcelle de 0,5 ou 1 ha. De nombreuses terres n'ont pas été réclamées à Măureni, les familles installées désireuses de s'adonner à l'agriculture ont reçu des terres. Réparation et justice distributive sont donc les maîtres mots de cette opération. Par crainte du retour des boyards, les propriétés ne peuvent excéder 100 ha par acquisition. Une myriade de petites propriétés de moins de 2 ha voient de nouveau le jour. Pourtant, depuis l'ouverture du marché foncier roumain aux étrangers, Măureni a vu s'installer sur les anciennes terres des Souabes et des fermes d'État de grands propriétaires parfois désignés comme de nouveaux colons. Deux Belges, un Italien et un Autrichien se sont composés des exploitations agricoles de modèle occidental par achat et location de terre dès 2000. En 2002, un Belge tenait à lui seul un ensemble de près de 3 000 ha mais qui peu à peu s'effrite. Le refus de faire appel aux anciens ingénieurs agronomes et l'exploitation de la terre selon d'autres modèles que les références traditionnelles ou communistes engendrent une stigmatisation de ces Occidentaux par l'élite villageoise. La régression des niveaux de vie et la confrontation avec les investisseurs européens accroissent rancœur et frustration. Ces représentations font écho à l'image attribuée à l'Union européenne, cet *autre* face auquel l'identité roumaine se positionne et se forme aujourd'hui sans toutefois oublier les références traditionnelles dont l'authenticité est fictive ou non, idéologisée ou non.

La décollectivisation roumaine a donc mené au rejet de toutes formes collectives et à la destruction ou à l'abandon de la majorité des installations socialistes. Sans tenir compte des besoins, des intérêts des campagnes, une politique promotrice de la réversibilité du temps a été menée : le communisme est rendu invisible, nié, considéré comme parenthèse de l'histoire. Il en résulte un redémarrage basé sur la période de l'entre-deux-guerres sans questionner l'adéquation de ce « retour vers le futur » [Conte, Giordano, 1995]. Cette politique du laisser-faire s'accompagne d'une vision idéalisée du modèle de l'exploitation familiale. Une paysannerie imaginée prend dès lors le pas sur la paysannerie quotidienne. À Măureni, la « modernisation » des campagnes consiste en la récupération d'un lopin, en son exploitation selon le modèle *gospodar*. Ce mode de vie lié à une petite propriété foncière est présenté, par les villageois, comme une rupture avec la collectivisation et l'homme neuf soviétique. Le paysan remplace de nouveau l'ouvrier. Ce retour constitue une avancée face au communisme. Cependant, comment construire, faire et défaire l'histoire en reproduisant l'ancien ? Cette avancée est aussi signe d'une stagnation cachée derrière un discours identitaire protectionniste face à la modernité et ses avatars, à la domination étrangère et au déni de la culture locale vue comme arriérée et pervertie par le communisme. Măureni ne dispose d'aucun accès à un système d'égouts, d'eau courante, de distribution de gaz ou de ramassage des déchets. Le manque de moyens techniques impose le travail manuel de la terre et le nombre de charrettes y est plus élevé que celui des voitures. La pauvreté est dénoncée dans le discours de chacun des villageois que j'ai pu rencontrer. Le souvenir du communisme, loin d'être effacé, se ravive comme idéal perdu. Le chômage, l'aspiration au confort occidental, le manque d'argent, la hausse des prix signent le nécessaire repli sur la *gospodărie*. La rupture avec la période précédente

s'atténue donc. Simultanément, le mode de vie paysan se charge de souvenirs et de nouvelles connotations. Son rôle de mode d'existence alternatif réapparaît mais cette fois confronté à l'eupéanisation du pays et de l'agriculture. La fin annoncée des paysans pourrait donc être retardée.

### Le bon, la brute et le truand

À Măureni, la famille Bădița réunit trois générations. Emilia, 71 ans, ancienne économiste de IAS et Nicu, 72 ans, ancien directeur de coopérative et ingénieur en chef d'une ferme d'État<sup>9</sup> vivent avec leur fille. Bianca, 34 ans, institutrice, est mariée à Titi, directeur de la petite école du village voisin, professeur de géographie et détenteur d'un diplôme d'ingénieur. Ils ont un fils d'un an, Alexandru. Ils possèdent 7 ha de terre dispersée dans la commune. Pour vivre, ils regroupent leurs différents salaires et pensions ainsi que d'autres rentrées. Diverses stratégies d'accroissement des revenus familiaux existent : la migration économique momentanée (Bianca a travaillé comme saisonnière dans une pommeraie autrichienne, d'autres villageois s'expatrient à l'Ouest pour travailler sur des chantiers de construction, dans des hôtels et faire des ménages), l'obtention d'un emploi complémentaire (Titi a travaillé la nuit comme gardien des terres d'un Belge, Bianca vend des assurances de voiture et Emilia est un relais entre les villageois créditeurs et une banque), le travail à domicile (certains cousent des semelles de chaussures), la vente d'objets fabriqués chez soi (certains vendent des paniers en pomme de pin qu'ils bricolent), le choix des lieux de consommation et des biens de consommation meilleur marché, la réparation des biens usagés (rien ne se perd tout se transforme), la limitation des dépenses, la multiplication des crédits bancaires ou dans les magasins locaux, l'emprunt aux amis et le recours aux aides sociales. Malgré ces différents revenus et le système de débrouille, « le jardin et les animaux sont nécessaires parce que avec ce qui est dans le jardin, nous vivons. Au printemps et en automne, nous récoltons des pommes de terre, tomates, tous les légumes que nous avons dans le jardin. La même chose pour les animaux : nous avons de la viande et des œufs. C'est nécessaire parce que ce serait très difficile de tout acheter. C'est aussi une question, je crois, de tradition. Il y a une continuité. Parce que une *gospodărie* ne peut pas être dépassée. Ainsi, nous n'avons pas la situation matérielle, nous ne pouvons pas vivre seulement des pensions mais il existe des gens qui n'ont pas de pension ou des pensions très petites dans ce village-ci. Des gens ne travaillent pas mais survivent car ils sont de bons *gospodari* en revanche. Ils n'ont pas de travail mais ont une parcelle de jardin et des animaux. Et ceci sera toujours implanté. C'est un peu quelque chose entre la tradition et la nécessité dit-on. Personne n'y renoncera jamais. Je ne crois pas que ce soit dépassé d'avoir un jardin et des animaux à côté de la maison, une *gospodărie*. Ce n'est pas moderne, clairement. Mais tu peux vivre moderne, avoir une *gospodărie* moderne. Une maison comme une micro-ferme. (...) Tu peux avoir un jardin, une salle de bain plus belle, des aménagements

9. Nicu supervisait la IAS de Răcășdia qui regroupait 5 fermes, après 1989, il fut secrétaire à la mairie durant 4 ans puis pensionné.

plus beaux. Si la basse-cour est mieux aménagée, je crois que c'est quelque chose de moderne »<sup>10</sup>. Titi craint quant à lui l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne. Selon lui, le seul souci de l'UE est économique. Il n'y a aucun intérêt pour la culture. Dès lors, il leur sera interdit d'égorger porcs et volailles, d'élever leurs animaux comme ils en ont l'habitude. Ces pratiques ainsi que la production domestique de *tuica* ou de *palincă* vont disparaître ce qui ne constitue pas une avancée<sup>11</sup>. Titi considère que la grippe aviaire est une ruse pour obliger les petits producteurs à cesser leur travail et à consommer la volaille industrielle importée en Roumanie. Il n'est pas le seul villageois à tenir ce discours. Déjà en 2002, Iosif, ingénieur agronome soulignait que pour l'Occident, la Roumanie était une « poubelle à ponctionner ». « Grâce aux subventions belges, vous pouvez acheter des terres ici alors que nos paysans se tournent vers la ville. Avant la révolution, un tractoriste avait un salaire de 3 000 lei par mois. Maintenant, la majorité n'a plus de travail ou ne gagne rien. Où est le progrès ? La Roumanie se fait doublement avoir : les USA nous vendent leur surplus de production et comme l'Est ne peut payer, on doit faire un prêt. Les USA nous vendent en plus les poulets qu'ils ne veulent pas »<sup>12</sup>. Cependant, il dit être satisfait de l'arrivée des investisseurs étrangers dans le village car ils cultivent une terre qui sans eux serait en friche. Sans argent, il ne peut acheter cette terre même si il le souhaitait mais la laisser à l'abandon n'est pas une solution. Pour Nicu, le travail de la terre en *gospodărie* n'est pas de l'agriculture. Les nombreuses terres non cultivées en raison du coût et du manque d'équipement ont attiré les étrangers. « Si quelqu'un vient de l'étranger, un Italien, un Espagnol, un Belge, un Allemand, il crée des concessions ou achète. Alors il apporte des tracteurs, des moissonneuses nationales italiennes, belges. Tout ce qu'il a là-bas, il vient avec ici et engage des chauffeurs roumains. Il paie et ils travaillent. Ainsi oui, on fait de l'agriculture, sur une grande surface. Mais moi, avec 1,5 ha ? »<sup>13</sup>. Gheorghe, 43 ans, ancien tractoriste, est marié et a trois enfants. « Nous n'avons pas encore l'esprit de l'Union européenne. Si nous voyons un papier par terre, nous le laissons là. Nous n'avons pas encore appris. Mais maintenant, nous pouvons apprendre avec l'entrée dans l'Union européenne. (...) Avant l'esprit était de fer. Sans liberté, c'était difficile. Mais il y avait du travail où tu étais obligé de te rendre. Maintenant : liberté mais où aller ? On ne va pas au travail. On attend de l'aide : donne-moi 100 lei, allez donne-moi un peu d'aide avec je ne sais quoi, je te remercie parce que je bois deux bières et c'est ainsi. On doit chercher du travail. J'étais tractoriste. Je n'ai jamais travaillé avec les vaches. Maintenant, j'élève les vaches (d'un Belge). À la maison, j'ai un cheval, des vaches et j'aime tenir mes bêtes comme ma famille, mais peut-être n'est-ce pas une bonne comparaison. Mais j'y tiens et je fais tout ce que je dois. Mes parents ont toujours eu des vaches. Quand j'étais enfant, nous y allions aussi. Nous aidions. Nous n'avons pas perdu ce système avec les vaches. Fini, cela ne me plaît plus les vaches comme faisaient mon père et ma mère, les

10. Entretien mené avec Bianca le 27.05.2006.

11. Propos de Titi recueillis le 25.07.2006.

12. Entretien mené avec Josif le 02.12.2002.

13. Entretien mené avec Nicu le 16.07.2006.



bouses et tout le reste. Cela me plaît l'odeur des bouses, le bon lait mais si on le fait avec un minimum d'amour. Si on fait du bon travail »<sup>14</sup>.

Ces extraits d'entretiens menés avec des villageois de Măureni mettent en exergue différentes positions face au mode de vie paysan et à son avenir au sein de l'Union Européenne. L'ancrage de la *gospodărie* dans le quotidien des villageois tout autant pour sa valeur économique que dans une perspective symbolique de valorisation du soi roumain engendre un discours sur l'autre, inséparable revers de la médaille identitaire. Le mode de vie rural est porteur d'un antagonisme. Il est fait de rupture et de continuité face aux multiples histoires traversées par la Roumanie et face aux différentes altérités mobilisées. Si officiellement, notamment dans les discours des politiques, la référence aux années 30 est valorisée et le communisme est la page sombre de l'histoire, dans les faits, localement, les représentations sont autres. La nostalgie dont font preuve les habitants mélange le regret de la glorieuse époque de l'entre-deux-guerres et le souvenir du temps où Ceausescu garantissait à chacun un salaire, de la nourriture et l'accès aux soins médicaux. « La politique de l'estomac » comme la nomme les villageois est une réponse aux problèmes d'argent vécus quotidiennement. L'oubli des pénuries s'accorde avec une critique de la démocratie. La Révolution n'a pas engendré de grands changements. La liberté d'expression et de mouvements bien que riche de sens pour l'élite villageoise est aussi problématique. Nombre de villageois dont ceux arrivés à Măureni après 89 l'auraient mal comprise. Ces « paysans țope »<sup>15</sup> comme les nomme Emilia, seraient responsables de la déchéance du village. Décrit comme autrefois fleuri, propre et ordonné, le Măureni idéal auquel se réfère l'élite remonte à l'époque communiste alors que les *Nemți* entretenant correctement leurs maisons inspiraient chaque habitant par leur force organisatrice. L'arrivée de leurs « remplaçants » fainéants, attentistes, profiteurs, peu soucieux de la saleté et de la décrépitude baignant le village accentuerait l'image négative de la Roumanie à l'extérieur. Ils éloigneraient ainsi l'élite de la civilisation occidentale par leurs comportements scandaleux, leur paresse et les vols dont ils seraient les auteurs. Ils devraient être éduqués et suivre le modèle de la civilisation occidentale. L'Europe incarne alors dans les discours le rôle du modèle à suivre, de la rédemption promise à la Roumanie après avoir été arrachée à l'histoire par les Soviétiques. Le *Nous élite villageoise* se rapporte au passé idéalisé du village en s'opposant à un *Eux* interne à Măureni mais fragilisant le *Nous* européen des Roumains. Les bons Banatés sont éloignés de la bonne Europe par des brutes et des truands venus d'autres régions roumaines. L'image de l'Europe salvatrice se retrouve également dans les dires de Gheorghe et Nicu. Le premier y voit la source des nouvelles manières de faire de l'élevage après les méthodes peu reluisantes du collectivisme. Le second y voit l'avenir de l'agriculture contrairement à la voie suivie par le repli sur les *gospodarii* imposé par le manque de moyens bien que valorisé symboliquement. Aussi l'Europe est-elle conçue comme une manne céleste. Son rôle est de tirer la

14. Entretien mené avec Gheorghe le 07.08.2006.

15. Paysans idiots.



Roumanie vers le haut à coup de millions d'euros. Elle a tout autant une place identitaire primordialiste qu'instrumentale dans ces discours. À l'inverse, les propos de Iosif et Titi dénoncent cette Union Européenne qui menace leur avoir et leur être. L'Occident est désigné responsable du ralentissement de la Roumanie, de l'échec de sa modernisation et de la perte de ses repères. La Roumanie serait une victime au profit de cet Occident écrasant de ses normes le mode de vie *gospodar*. Le bon Européen devient donc à la fois la brute et le truand.

Quelque soient les positions adoptées et le contenu des items, on trouve trace d'une pensée manichéenne opposant un *nous* à un *eux responsable des maux*. Le mythe du bon, de la brute et du truand traverse la pensée roumaine au même titre que celui du bouc émissaire. La relation d'attirance et de rejet face à l'Europe se combine avec une valorisation identitaire et instrumentale de la *gospodărie* et une nécessaire conjugaison des appartenances balkanique et européenne<sup>16</sup>. Les villageois oscillent entre deux perspectives d'avenir différentes qu'ils ne savent trancher : un monde moderne complexe que l'on ne peut contrôler et l'inaccessible rêve du retour au village idéalisé et bucolique, à la simplicité, à la communauté. Une nostalgie douloureuse mêlant le monde rural et les normes de la grande religion communiste se conjugue avec une projection dans un avenir occidentalisé incertain. S'agit-il pour eux de défendre la paysannerie malgré son inadéquation avec l'agriculture modernisée et les normes établies avec l'Europe intégrée, de se diriger vers un mode d'exploitation des terres à la façon d'une entreprise capitaliste au risque de perdre son être ? N'oppose-t-on pas alors tradition et modernité qui, par d'autres voies, comme le suggère Bianca, ne seraient pas antinomistes ? Une intégration n'est-elle pas possible ? Le poids idéologique de la référence à la paysannerie dans la construction identitaire, l'importance économique des ressources tirées de la terre ne semblent pas devoir disparaître prochainement malgré les réformes. Une nécessaire transformation imposée par une modernisation des structures et du travail apparaît mais parallèlement, la *gospodărie* se charge encore de sens et rejoint le courant alternatif européen incarné entre autre par les modes d'exploitation bio.

### Le jardin extraordinaire

Lorsqu'elle parle de sa terre, Bibiana, enseignante de 40 ans et veuve, souligne que plus qu'une propriété, il s'agit d'un attachement. « J'ai grandi comme cela. La terre me plaît, les animaux me plaisent. Je n'y renoncerai pas. Il se peut que maintenant, je n'ai plus de terre parce que financièrement je ne peux plus. Mais il y a le jardin qui est à côté de la maison. C'est une question personnelle, de sentir la terre quand on laboure. Pour moi, c'est quelque chose, je ne sais pas quoi, mais c'est quelque chose auquel on ne peut renoncer. Si j'avais beaucoup d'argent, je rénoverais mieux la maison, le mobilier ou autre chose mais pas les animaux. En principe

16. De nombreux auteurs dont K. Verdery [1991 et 1993], C. Karnoouh [1990], L. Boia [2001] ou encore V. Mihăilescu [1991] abordent la bipolarité de l'identité roumaine oscillant entre est et ouest et s'opposant à une altérité mouvante.

celui qui est né et à grandit au village n'y renoncera pas aussi facilement un jour. Les animaux et la terre sont aussi un plaisir. C'est un plaisir de voir les poules dans la cour, de les voir soignées, de savoir que les tomates, les pommes de terre sont de toi. C'est un plaisir d'arriver au point final. Tes produits apportent du bonheur. Et jamais, je n'ai regretté l'investissement. Le plaisir que tout soit à toi et de ne pas l'avoir acheté, de l'avoir fait de ton travail, il se peut que tu paies autre chose, dis-je. C'est un lien d'âme. Exactement comme un lien que tu crois exister entre toi et une force supranaturelle, entre toi et Dieu. Une sorte de croyance que je sens comme cela vis-à-vis de la terre, des animaux. La terre et les animaux ont besoin d'être soignés. Nous nous engageons à quelque chose. C'est bien plus qu'un hobby. (...) L'enfant du village sait ce qu'est une charrette, une vache, une maison, une oie. Pas un enfant de la ville »<sup>17</sup>. Cette culture rurale proche de la nature opposée au mode de vie citadin se retrouve aussi dans les dires de Victor. Cet ouvrier de 36 ans a quitté récemment le village pour Deta où il a trouvé un travail. « Je dis que les petites *gospodarii* vont disparaître. C'est un problème car notre cuisine traditionnelle a toujours été une sorte de trace. Nous mangeons de la viande de porc, nous l'abattons, et nous le grillons, nous le préparons à notre façon. Il était extraordinaire. Alors que maintenant on impose quelques normes qui ne sont pas du tout les bienvenues. (...) Ces normes sont un peu déplacées. Elles ne sont pas pour nous. Nous avons notre façon de vivre que nous voulons conserver et qui est recherchée à l'étranger. Quelqu'un vient de l'extérieur avec des produits chimiques et impose aux autres : nous voulons cette propreté. Il vient chez moi avec toute sorte d'herbicides, de produits chimiques, d'engrais. Il me dit de nettoyer avec ça et m'oblige à utiliser ce qu'il apporte. Cela ne me paraît pas normal. Refuser me paraît normal. On achète pas beaucoup et ils nous disent d'acheter plus mais cela n'a pas de goût. Pour cette raison, j'ai un jardin et quand je peux, je m'occupe de lui. Cela me plaît d'apporter ce que j'ai dans mon jardin, de le manger. C'est frais et a un arôme extraordinaire »<sup>18</sup>.

C'est la conservation du lien à la nature qui est ici souligné. La relation entre la nourriture et le travail qui l'a produite, un rapport particulier, presque philosophique, spirituel à l'espace de production sont pointés. Cultiver et élever des animaux devient un mode de vie spécifique distinct de la ville. La terre devient le mode d'expression autre que le modèle urbain dominant et les valeurs consuméristes qu'il véhicule. Elle est opposée à un univers où les enfants se représentent les poissons sous forme de bâtonnet, où la production standardisée des industries agro-alimentaire appauvrit non seulement la variété des espèces végétales et animales mais aussi la relation quotidienne à la réalité. Vivre en campagne s'est s'opposer à l'élimination des multiples significations symboliques, sociales, spirituelles donnant un sens spécifiquement humain à la préparation de la nourriture et à sa consommation. Prônant l'adoption de produits phytosanitaires et une chaîne de production et de conservation alimentaire industrialisée, les réglementations européennes veulent

17. Extrait d'un entretien mené avec Bibiana le 27.05.2006.

18. Extrait d'un entretien mené avec Victor le 05.08.2006.

modifier les représentations du pur, du frais et de l'impur des *gospodari*. Là où les normes européennes voient des miasmes à chasser, le paysan roumain voit la fraîcheur et l'arôme d'un produit dans lequel se trouve une part de lui-même. Sans brandir l'étendard de la dangereuse homogénéisation culturelle du monde globalisé, on peut craindre une perte de diversité sociale et culturelle.

## Conclusion

Bien plus qu'une adaptation des petites exploitations individuelles aux normes du marché, bien plus qu'un repli identitaire face au changement, la *gospodărie* incarne un mode d'être contemporain. Entourée par les modèles de réussites occidentales véhiculés en abondance par la télévision ou vendus en sachet dans les supermarchés, la maisnie permet à une population encore en marge de l'europanisation de rester dans le jeu tout en ayant l'impression d'appartenir à la modernisation en marche. Nostalgie du passé, utopisme régressif [Antoï, 1999], rêve d'avenir glorieux, dénonciation d'un présent morose, les témoignages recueillis soulignent toute l'ambiguïté des discours identitaires et des changements de repères et de normes de la société villageoise roumaine. La culture paysanne ne peut être réduite à une société gardienne des valeurs morales éternelles ni à l'essence d'une modernité politique assimilée à l'identité ethnique s'incarnant dans l'État nation [Karnouh, 1990]. Dans la mesure où la tradition de la *gospodărie* est un ensemble flou de versions toujours remodelées, le changement s'inscrit en son sein. On serait bien en peine de lui trouver un étalon malgré l'attachement que lui portent les paysans. « Pour vouloir changer, il faut disposer d'une référence aussi assurée que possible à ce par rapport à quoi l'on entend changer. Plus une société a les moyens de reproduire exactement le passé, plus elle est donc apte à perpétuer le changement » [Lenclud, 1987, p. 122]. La conscience de la permanence attribuée à la maisnie ainsi que son rôle de rupture entre les régimes successifs n'est pas synonyme d'antagonisme. Tradition et changement, localité et globalité ne s'excluent pas mais s'accordent en une façon d'être au monde. En effet, ce mode de vie génère une forme de spiritualité en adéquation avec les valeurs et représentations sociales. Sa contemporanéité perçue comme traditionnelle mais non archaïque ou dépassée peut se moderniser structurellement mais non fondamentalement. Si les équipements techniques peuvent être améliorés aux yeux des *gospodari*, les fondements sociaux sur lesquels repose cette forme d'existence ne sont pas à remettre en cause. La traditionalité de la *gospodărie* fait référence à un modèle aux racines historiques diverses selon la temporalité prise comme point de mire. Cependant, en même temps, une remémoration constructive [Goody, 1979] se développe. Les *gospodari* se rapportent alors à des structures, des points de repères favorisant une création dans l'élaboration actuelle de la paysannerie. Selon le contexte d'énonciation de la tradition, selon la stratégie de positionnement face à l'Europe, les habitants mettent parfois en avant la tradition irréversible de la *gospodărie* à conserver ou à éliminer pour pénétrer la modernité. Parfois, ils envisagent la maisnie comme une boussole orientant leur être, leurs choix non comme un canevas rigide mais comme autant de solutions adaptables à leur individualité. La mort annoncée de la paysannerie

serait-elle alors une lente agonie du village ? Ne s'agit-il pas d'une étape supplémentaire des diverses phases historiques roumaines ? Jamais terminée mais toujours reconduite, chaque période a apporté son lot de changements sans avoir le temps d'atteindre sa finalité. Au-delà des bouleversements, de la succession des régimes roumains, la *gospodărie* et son système de débrouille demeurent des repères stables et transformables dans cet éternel provisoire.

### BIBLIOGRAPHIE

- ANTOHS S. [1999], *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne. Le stigmate et l'utopie. Essais*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 304 p.
- BOIA L. [2001], *History and Myth in Romanian Consciousness*, Budapest, CEU Press, 285 p.
- CONTE E., GIORDANO C. [1995], « Sentiers de la ruralité perdue », *Études rurales*, n° 138-140, p. 11-33.
- DIMITRIJEVIC D. [2004], *Fabrication des traditions. Invention de modernité*, France, MSH, 332 p.
- DURANDIN C., TOMESCU D. [1988], *La Roumanie de Ceausescu*, Epauld, 283 p.
- DURANDIN C. [1994], *Histoire de la nation roumaine*, Bruxelles, Éditions Complexe, 167 p.
- DURANDIN C. [1995], *Histoire des Roumains*, Paris, Fayard, 573 p.
- GOODY J. [1979], *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 274 p.
- HIRSCHHAUSEN von B. [1997], *Les nouvelles campagnes roumaines. Paradoxes d'un « retour » paysan*, Paris, Belin, 239 p.
- HIRSCHHAUSEN von B. [2003], « Espace géographique et mémoires collectives. Jeux de lieux et de mots dans la construction identitaire roumaine », in V. Rey et T. Saint-Julien, *Territoires européens : diversité et intégration*, Lyon, ENS-Éditions, 336 p.
- HITCHINS K. [1969], *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780-1849*, Cambridge, Harvard University Press, 327 p.
- HITCHINS K [1994], *Rumania : 1866-1947*, Oxford, Clarendon Press, 592 p.
- HOBBSBAWM E. [1993], « Inventing tradition », in E. Hobsbawm et T. Ranger, *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-14.
- KARNOUCH C. [1990], *L'invention du peuple. Chroniques de Roumanie*, Paris, Arcantère, 331 p.
- LENCLUD G. [1987], « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrain*, n° 9, p. 110-123.
- MENDRAS H. [1984], *La fin des paysans suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*, Paris, Actes Sud, 370 p.
- MIHAILESCU V. [1991], « Nationalité et nationalisme en Roumanie », *Terrain*, n° 17, p. 79-90.
- MIHAILESCU V. [2002], *Vecini și Vecinătăți in Transylvania*, Bucarest, Paideia, 151 p.
- MIHAILESCU V., POPESCU I. [1992], *Paysans de l'histoire*, Bucrest, DAR, 151 p.
- MIHAILESCU V., NICOLAU V. [1995], « Du village à la ville et retour. La maisnie mixte diffuse en Roumanie », *Bulletin of the Ethnographical Institute*, n° XLIV, p. 77-84.
- ROGER A. [2002], *Fascistes, communistes et paysans : sociologie des mobilisations identitaires roumaines, 1921-1989*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 285 p.

- STAHL H.H. [1969], *Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste*, Paris, Bucarest, CNRS, Académie de la République socialiste de Roumanie, 255 p.
- STAN S. [2005], *L'agriculture roumaine en mutation. La construction sociale du marché*, Paris, CNRS, 224 p.
- VERDERY K. [1991], *National Ideology Under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceausescu's Romania*, Berkley, Los Angeles, Oxford, University of California Press, 406 p.
- VERDERY K. [1993], « Nationalism and National Sentiment in Post-socialist Romania », *Slavic Review*, vol. 52, n° 2, p. 179-203.
- VERDERY K. [1998], « Transnationalism, Nationalism, Citizenship, and Property : Eastern Europe Since 1989 », *American Ethnologist*, vol. 25, n° 2, p. 291-306.
- VERDERY K. [2003], *The Vanishing Hectare : Property and Value in Postsocialist Transylvania*, Londres, Cornell University Press, 432 p.
- VULTUR M. [2002], *Collectivisme et transition démocratique. Les campagnes roumaines à l'épreuve du marché*, Laval, PUL, 188 p.